

Jodie Foster : “Ce que nous voulons, c’est que cette pionnière, Alice Guy, soit réhabilitée”

Hélène Marzolf



Jodie Foster.
© Jérôme Bonnet

Avec le documentaire “Be Natural : l’histoire cachée d’Alice-Guy-Blaché”, qu’elle a coproduit, Jodie Foster met un coup de projecteur sur la Française, première réalisatrice et patronne de studio au monde. Entretien à l’occasion de la sortie du film.

Comme un passage de relais... C’est une des femmes les plus puissantes de Hollywood qui, aujourd’hui, contribue à réhabiliter une pionnière largement oubliée de l’histoire du cinéma. Actrice surdouée depuis l’enfance, révélée à 14 ans dans Taxi Driver, oscarisée deux fois, Jodie Foster, 57 ans, est aussi la réalisatrice de quatre longs métrages et d’épisodes de séries télévisées. Francophile et touche-à-tout, cette défenseuse de la parité coproduit avec Robert Redford le film Be Natural ; l’histoire cachée d’Alice Guy-Blaché, de Pamela B. Green (en salles depuis le 22 juin), dont elle est également la narratrice. L’occasion pour elle de redonner une visibilité à la

Française Alice Guy-Blaché (1873-1968), ex-secrétaire de Léon Gaumont devenue la première réalisatrice et patronne de studio au monde.

Avant de produire le film, connaissiez-vous Alice Guy-Blaché ?

Je n'avais jamais entendu parler d'elle ! À vrai dire, comme la plupart des gens, j'ignorais même qu'existaient des femmes metteuses en scène dans les années 1900. C'est Pamela B. Green, la réalisatrice, qui m'a fait découvrir Alice Guy, lorsqu'elle m'a sollicitée pour produire son film. Elle même en avait au départ entendu parler, un peu par hasard, en regardant un programme de la chaîne AMC sur les pionnières du cinéma. Il faut vraiment saluer le travail de Pamela, parce qu'elle a consacré dix ans de sa vie à sillonner le monde, frapper à toutes les portes, pour réaliser ce documentaire.

Ses recherches lui ont-elles permis de découvrir des matériaux inédits ?

Absolument ! Elle a retrouvé des membres de la famille d'Alice dans plusieurs pays, exhumé des cartons entiers d'archives, et fait le lien avec des musées et des institutions... À la fin de sa vie, Alice elle-même avait déjà essayé de récupérer une partie de ses bobines, disséminées ou perdues, sans grand succès. En reprenant cette investigation, Pamela a pu aller plus loin et même retrouver quelques films inédits.

Que vous inspire la personnalité d'Alice Guy ?

J'ai été frappée par l'extrême modestie et la discrétion de cette femme. Alice Guy était bien élevée, éduquée, très fidèle à son patron, Léon Gaumont, et ne voulait pas faire trop de vagues. Bien sûr, elle savait qu'elle avait accompli quelque chose, mais elle n'en mesurait pas la portée. Elle, qui a produit ou réalisé plus de mille films entre la France et les États-Unis, a simplement cherché à être créditée pour son travail, sans pour autant se prendre pour une grande artiste. Il faut dire qu'à l'époque, la notion de metteur en scène, de réalisateur n'existait même pas, ou en tout cas, n'avait pas le même sens qu'aujourd'hui. « Tourner » un film signifiait tout faire, y compris les costumes, les décors. Alice travaillait avec ses amis, créait des choses, bricolait. Si les femmes ont eu une place dans le cinéma au début, c'est parce que ce n'était pas considéré comme un métier, mais comme un passe-temps.



Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché de Pamela B. Green.
Splendor films

La dernière partie du documentaire raconte comment elle a été effacée de l'histoire du cinéma, notamment par les historiens et les critiques – souvent des hommes – qui l'ont ignorée, ou ont attribué ses films à d'autres...

Son patron est le premier à avoir contribué à cet effacement, en ne la mentionnant pas dans le premier volume de l'histoire de sa société. Le mari d'Alice, Herbert Blaché, a lui aussi sa part de responsabilité : il a profité d'elle pour réaliser et produire ses propres films alors que, en réalité, il a surtout contribué à la faillite de Solax [le studio fondé par Alice Guy aux États-Unis, ndlr] en accumulant les dettes. Puis Alice a été oubliée dans différentes histoires du cinéma écrites par les historiens et les critiques.

On sait qu'Alice Guy est la première femme réalisatrice. Mais quelle a été sa spécificité par rapport aux frères Lumière ou à Georges Méliès ?

Je ne suis pas historienne du cinéma, mais si l'on se fie aux recherches, la première œuvre d'Alice Guy, *La Fée aux choux* (1896), peut être considérée comme le premier film « narratif », c'est-à-dire le premier film de fiction de l'Histoire. Ceux qui avaient précédé étaient plutôt des documentaires, qui capturaient le réel, montraient des chevaux qui galopaient, des trains en marche, etc.

Alice Guy-Blaché a été précurseuse, aussi bien sur le fond que sur la forme...

Dans son studio, elle avait placé à l'attention des comédiens une grande pancarte sur laquelle était écrit « *Be natural* » (« Soyez naturels »), ce qui était une indication particulièrement audacieuse à une époque où l'on privilégiait plutôt une forme de théâtralité. Avec cette devise, elle a anticipé le jeu contemporain, développé à partir

des années 1970 et fondé sur l'idée de naturalisme, d'authenticité. Sur le fond, elle s'intéressait à la société, à la vraie vie des gens. Elle a parlé du planning familial par exemple, et elle a réalisé le premier film avec un casting entièrement afro-américain. On lui doit aussi *Les Résultats du féminisme* (1906), dans lequel elle inverse les rôles entre les hommes et les femmes, et imagine un monde où ces dernières auraient le pouvoir...

Le film laisse entendre qu'Alice Guy-Blaché aurait finalement presque été mieux reconnue aux États-Unis qu'en France...

Je pense que c'est le cas. Premièrement, parce qu'après avoir passé la première partie de sa carrière en France, elle a longtemps travaillé dans le New Jersey, où était situé son studio, ce qui fait qu'elle a laissé une trace aux États-Unis. Il me semble, par ailleurs que nous, Américains, sacralisons moins les débuts du cinéma. Nous les envisageons comme une histoire de pionniers, presque une histoire de « cow-boy », où chacun a pu jouer un rôle, tenter sa chance, de manière peut-être plus décomplexée... Dans ce contexte, il est peut-être plus facile d'accepter qu'une femme ait pu participer à la naissance du septième art.

En France, les figures de Gaumont, des frères Lumière ou de Méliès ont toujours pris toute la place. On a du mal à réécrire, ou remettre en perspective l'histoire du cinéma, même encore aujourd'hui, parce que prédomine la figure écrasante, et très respectée de ces grands hommes.

D'ailleurs, Pamela B. Green a eu plus de mal à obtenir des rendez-vous en France qu'aux États-Unis. Elle a rencontré des institutionnels, des historiens, mais certains avaient des préjugés. Ils avaient du mal à remettre en questions certaines idées, ou à accepter l'idée qu'Alice ait pu faire des choses intéressantes, être une véritable artiste, et pas seulement la secrétaire de Gaumont.

Vous êtes vous-même actrice et réalisatrice. Quel écho vous renvoie le parcours d'Alice, alors que les débats sur le sexisme agitent toujours la société ?

Il reste ancré, c'est certain, même si je trouve que l'Europe, ces trente ou quarante dernières années, a été plutôt moins sexiste que les États-Unis vis-à-vis des réalisatrices. Mais globalement, les choses évoluent partout, y compris aux États-Unis, où un effort est fait sur les questions de parité.

À l'âge de 15 ou 16 ans, je savais déjà que je voulais être metteuse en scène. Mais à l'époque, je voyais très peu de réalisatrices dans le cinéma. Ma mère m'amenait voir les films de Margarethe von Trotta, Diane Kurys, ou Lina Wertmüller pour que je réalise qu'il existait des femmes derrière la caméra. Mais personnellement, tout en ayant déjà participé à de nombreux films en tant qu'actrice, je n'avais jamais travaillé avec aucune femme...

N'ayant pas de modèle, je me disais : il va falloir être une pionnière, ça va être difficile ! Mon idée était d'attendre d'avoir un peu de pouvoir en tant qu'actrice pour essayer de passer à la réalisation... Aujourd'hui, les choses sont un peu différentes. Les jeunes femmes qui débutent savent qu'il y a eu Kathryn Bigelow et d'autres femmes avant elles, et ont conscience d'avoir plus d'opportunités...

Que s'est-il passé depuis la sortie du film aux États-Unis ?

Nous avons essayé de montrer *Be Natural* le plus possible, y compris dans les universités, les cinémathèques, etc. Grâce au documentaire, on parle déjà plus d'Alice Guy... Ce que nous voulons, c'est que cette pionnière soit réhabilitée, et apparaisse dans tous les ouvrages sur le cinéma. Il est temps de réécrire cette histoire, de l'envisager sous un prisme différent.

À voir

T *Be Natural : l'histoire cachée d'Alice Guy-Blaché*, documentaire de Pamela B. Green, avec la voix de Jodie Foster. En salles.